

Scénario du film «1928 — Dmitri Likhatchov. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze»
écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA

Résumé du scénario :

Le texte suit l'année 1928 comme un moment charnière où se nouent trois dynamiques : la rupture avec la NEP et l'offensive de Staline contre la paysannerie, la montée en puissance du système concentrationnaire soviétique, et le destin de Dmitri Likhatchov, jeune intellectuel arrêté et envoyé aux Solovki.

En janvier 1928, Staline se rend en Sibérie pour sa seule grande tournée « de travail ». Il y exige l'application de l'article 107 du Code pénal contre les paysans qui refusent de vendre le blé à l'État au prix imposé. Il vise non seulement les koulaks mais aussi les paysans moyens, ce qui revient à criminaliser le fonctionnement normal du marché : 6 % des exploitations les plus efficaces détiennent 60 % du grain marchand et refusent de le livrer à vil prix. Leur comportement économique est rebaptisé « grève du blé » et présenté comme sabotage politique. La bureaucratie inefficace, la pénurie de biens industriels, le recours au troc « blé contre produits » et la destruction accélérée du commerce privé conduisent à des « déserts » commerciaux, des queues, la rationnement du pain et le découragement de la population.

Parallèlement, l'État prépare la collectivisation comme moyen de ponctionner le grain, non de développer l'agriculture. La perspective d'une guerre imminente sert de justification à la priorité absolue donnée à l'industrie lourde et à l'exportation de céréales pour financer l'industrialisation. En 1928, la campagne contre les commerçants privés et la liquidation de la NEP fournissent aussi un prétexte pour arrêter de petits entrepreneurs et « nepmen ».

Dans ce contexte de durcissement, le jeune philologue Dmitri Likhatchov est arrêté le 8 février 1928, à la sortie de l'université de Leningrad. Issu d'un milieu apolitique, il est frappé pour sa participation à des cercles intellectuels (philosophiques, religieux ou ironiquement « cosmiques ») qui refusent l'unanimité soviétique. Dans ses mémoires, il se donne pour but de briser le mythe selon lequel les pires répressions ne commenceraient qu'en 1937 : dès les années 1920, des milliers d'officiers, de prêtres, de professeurs et de paysans sont exécutés ou envoyés en camp.

Le texte décrit l'évolution des camps : des premiers camps de concentration créés en 1918 dans des monastères, on passe en 1922 aux « camps du Nord à destination spéciale » (SLON), dont le principal est aux îles Solovki. Likhatchov est transféré aux Solovki après un séjour à la prison de la rue Chpalernaïa, où il partage sa cellule avec un nepman qui impose de nettoyer la saleté accumulée. Aux Solovki, l'organisation est à la fois brutale et en grande partie auto-gérée : la garde est composée de criminels de droit commun, mais l'ossature administrative vient d'anciens officiers, et la section d'information et d'enquête (censure, dénonciations, exécutions) est aux mains de détenus promus. La corruption (« blat »), les dénonciations, la violence des châtiments (cachots, escaliers, supplices au froid) coexistent avec des formes de solidarité, notamment grâce à des prêtres comme le père Piskanovski ou des anciens officiers qui créent une colonie d'enfants pour sauver les jeunes « pouilleux » vagabonds.

Les Solovki incarnent aussi la destruction d'un patrimoine : un monastère prospère, modèle économique local, est ruiné ; son économie diversifiée disparaît, remplacée par une « usine de mort » où même la symbolique religieuse de la montagne Golgotha semble prophétiser les souffrances du

camp. Parallèlement, le système se rationalise : le chef économique Naftali Frenkel invente une logique d'exploitation maximale (« tirer tout du détenu en trois mois ») et une alimentation différenciée selon le rendement au travail. Ses méthodes seront généralisées dans le futur Goulag et appliquées sur les grands chantiers (canal mer Blanche–Baltique).

L'année 1928 voit également le premier grand procès spectacle, l'affaire de Chakhty, tourné contre les ingénieurs de l'ancienne école, accusés de sabotage. Ce procès, mis en scène dans la Maison des syndicats et commenté par Staline, légitime la « chasse aux spécialistes » comme ennemis internes. Dans le même mouvement, la résolution du VI^e congrès du Komintern, qui met sur le même plan fascisme et social-démocratie, contribue à rendre impossible une future coalition antifasciste.

Le texte se clôt sur la montée en puissance de l'économie des camps : multiplication des camps régionaux, utilisation massive du travail forcé dans les chantiers, les mines, les routes, l'industrie. Aux yeux de Likhatchov, qui deviendra l'un des plus grands humanistes russes du XX^e siècle, son séjour aux Solovki restera paradoxalement « la période la plus significative » de sa vie, celle où se cristallisent son amour « compassionnel » pour la Russie et sa conscience du prix humain de l'industrialisation stalinienne.

1928 – Dmitri Likhatchov

À la mi-janvier 1928, Staline partit en Sibérie pour un voyage de travail. Ce fut son premier et dernier déplacement de ce genre à travers le pays. Il dura trois semaines. L'itinéraire avait été soigneusement tenu secret. Staline réunissait les conférences d'active du parti et expliquait, sur un ton extrêmement dur, aux responsables du parti que le moment était venu d'appliquer aux paysans l'article 107 du Code pénal. Cela signifiait la privation de liberté avec confiscation des biens. Le motif : les paysans ne vendent pas le blé à l'État au prix d'achat bas.

En Sibérie, Staline fit comprendre à tout le monde que les mesures d'exception devaient être appliquées non seulement aux soi-disant koulaks, mais aussi aux paysans moyens. Les considérations des autorités locales, selon lesquelles de telles mesures pouvaient à l'avenir aggraver la situation en matière de blé, furent rejetées par Staline.

Le voyage de Staline en 1928 se termina par l'épisode suivant. Après une des réunions avec l'active, Staline se rendit directement dans un village. Les hommes s'étaient rassemblés. Costauds. Très probablement de ceux qui, sous Stolypine, avaient osé partir en Sibérie, n'avaient pas eu peur de prendre des terres et avaient monté leur exploitation à la force du poignet, dans les conditions d'un marché libre. Ils travaillaient avec profit pour le marché intérieur et extérieur. Ces paysans avaient survécu au communisme de guerre, s'en étaient tirés et s'étaient de nouveau relevés. C'est à ces hommes que Staline se mit à exiger de céder le blé qu'ils avaient cultivé à un prix dérisoire. Ils écoutaient. Puis quelqu'un dit à Staline : « Écoute, Katso. Danse-nous la lezginka. Et alors on verra si on te donne le blé ou pas. »

Dès l'automne précédent, en 1927, la majorité des exploitations paysannes actives avaient refusé de vendre leur blé à l'État au prix bas, jugeant à juste titre qu'au printemps le prix d'État monterait. Il ne pouvait pas ne pas monter.

En 1928, 60 % du blé marchand était concentré dans les mains de 6 % des exploitations. Autrement dit, ces 6 % d'exploitations travaillaient de la manière la plus efficace, plus et mieux que les autres.

Leur refus de livrer leur blé à vil prix reçut le nom de « grève du blé ». Ainsi, le pouvoir leur imputait des motifs politiques. Ou, pour reprendre l'argot des bas-fonds qui entraînait alors dans l'usage, « leur cousait de la politique ».

En réalité, ces actions paysannes n'avaient aucune coloration politique. Le paysan ne s'intéresse pas du tout à la lutte politique. Il ne donne pas son blé simplement parce qu'il agit selon les lois normales du marché et que cette transaction n'est pas rentable pour lui. L'agriculture est une affaire coûteuse, et l'on travaillait sans subventions d'État. Mal vendre, c'est condamner l'exploitation à déperir.

Sous la NEP, jusqu'à la fin de 1927, il existait dans le pays un marché privé du grain en fonctionnement libre. Là, le prix dépassait plus du double le prix d'État. Mais il ne s'agit pas que du prix. L'État, en 1928, était déjà incroyablement bureaucraté, le fonctionnaire volait à tout va, et, en plus, c'était la complète pagaille. Même lorsque les paysans voulaient livrer le blé, ils n'y arrivaient qu'avec peine. Ils restaient des jours entiers debout aux points de collecte, on les chassait d'un district à l'autre. L'État analphabète était incapable de rivaliser avec l'entrepreneur privé.

En outre, le pays était en pénurie de biens de consommation. L'industrie d'État produisait peu et mollement.

À la fin de l'automne 1927, le Politburo adopta une décision secrète de prendre le blé en l'échangeant contre des produits industriels rares : tu livres du blé — tu reçois un bon pour des produits manufacturés. Cette méthode sera également exploitée dans les dernières années du régime soviétique, lorsque, en échange de la viande et du foin livrés, on vendra dans les magasins de village des bottes italiennes pour femmes et des manteaux matelassés finlandais. Mais dès janvier 1928, il était clair qu'un tel troc ne durerait pas longtemps. Les produits manufacturés étaient dérisoires. On était obligé de réduire l'approvisionnement des ouvriers. C'était dangereux.

Dans le cadre de cette campagne, des produits manufacturés furent distribués aux paysans moyens et aux koulaks qui acceptèrent de livrer le grain. Les pauvres, qui avaient déjà depuis longtemps livré leur blé à bas prix, ne reçurent rien. Il aurait semblé que le pouvoir, en dégradant la situation des pauvres, devait se brouiller avec eux. Les événements ultérieurs montrèrent cependant que, dans l'espoir d'un soutien étatique minimal, la paysannerie pauvre était prête à aider le pouvoir dans nombre de ses entreprises. Et tout particulièrement volontiers dans l'attaque contre le voisin solide et bon gestionnaire. C'est là le soutien sur lequel le pouvoir s'appuiera pour la dékoulakisation et la collectivisation, à un an de distance.

L'essence de la collectivisation stalinienne ne réside pas dans le développement de l'agriculture. C'est simplement un moyen commode, peu coûteux pour l'État, de prélever le blé. Certes, il y aura de moins en moins de blé au bout du compte, puisqu'on ne peut prendre gratuitement qu'une seule fois.

En juin 1907, à Tiflis, sur la place Ériwan, Staline et Kamo avaient braqué une banque. On appelait cela alors, de façon spectaculaire, une « expropriation », mais c'était tout bonnement un braquage à des fins de parti. Désormais, pour le pillage de la paysannerie, on avait, là aussi, un objectif : obtenir de l'argent pour l'industrialisation forcée, c'est-à-dire accélérée.

En fait, onze ans après le coup d'Octobre, la Russie était entrée dans un retard catastrophique, et s'y enfonçait toujours plus, par rapport aux pays capitalistes avancés. Ce retard allait ensuite se transmettre comme un relais révolutionnaire d'une génération soviétique à l'autre. Et, dès le

printemps 1927, après que la Grande-Bretagne eut rompu ses relations diplomatiques avec l'URSS, le Politburo orientait sa politique économique à partir de la menace d'une guerre proche. C'est pour cette raison que fut mise en avant, comme tâche économique principale, le développement exclusif de l'industrie lourde et de défense.

On se mit à parler de la menace de guerre dans les journaux. La population des villes reçut cette information selon sa propre expérience. Plus l'État parlait de la nécessité de développer l'industrie lourde à cause de la menace de guerre, plus il fallait vite acheter des vivres. Les magasins se vidèrent instantanément. Sur les marchés, les prix s'envolèrent. Le grain, naturellement, prit le chemin du marché et non celui de l'État aux prix bas. Mais toute l'idée de l'industrialisation reposait précisément sur le grain. L'exportation de grain était la principale source de devises pour l'achat de matériel industriel à l'étranger. Il fallait prendre ce grain. Et Staline avait déjà décidé comment. La population, elle, ne le savait pas encore. En revanche, au début de 1928, tout le monde savait déjà ce qu'il fallait avoir prêt à la maison en cas d'arrestation. Citation : « On savait, par exemple, ce détail : il faudrait s'allonger sur du dur, et dans ces conditions c'est le bassin qui souffre le plus. On cousait donc de petits matelas, remplis de crin. On m'en donna un — pas plus grand qu'un oreiller — et une minuscule couette d'enfant en duvet. Je m'enveloppais dedans d'angle en angle : un coin sur les pieds, un coin sur les épaules. Je me couvrais la tête et je voyais Saint-Pétersbourg dans le crépuscule — la vue du pont du Palais sur la place du Palais et, au-delà, sur le grand arc en demi-cercle de l'état-major général. »

C'est un fragment des mémoires de l'académicien Dmitri Sergueïevitch Likhatchov, spécialiste de l'ancienne littérature russe et défenseur de la culture russe.

Il fut arrêté juste après sa sortie de l'université de Leningrad, le 8 février 1928. Sa famille n'avait rien à voir avec la politique, mais elle connaissait l'histoire du petit matelas. Il n'y a rien d'étonnant à cela. Les arrestations ne cessaient pas, même dans les années relativement libres de la NEP. Alexandre Issaïevitch Soljenitsyne, qui a mérité une gratitude historique éternelle pour son ouvrage L'Archipel du Goulag, donne dans le chapitre 1 du tome II de cet ouvrage des statistiques frappantes. La surpopulation des camps pendant les années de la NEP : pour 100 places officielles, on comptait 112 détenus en 1924, 120 en 1925, 132 en 1926, 177 détenus pour 100 places en 1927. Dmitri Likhatchov a rédigé pour l'Archipel de Soljenitsyne un brouillon de chapitre sur le camp des Solovki.

Bien des années après Solovki, dans les années 1970, on tentera de tabasser Likhatchov, à cause de son soutien à Soljenitsyne et de son refus de signer une lettre contre Sakharov. Il a alors 70 ans, il est académicien. Il sera sauvé par un épais manteau de drap et par un exposé sur Le Dit de la campagne d'Igor dans sa poche intérieure.

Dans ses mémoires, Likhatchov écrit : « L'un de mes objectifs est de dissiper le mythe selon lequel la période la plus cruelle des répressions a commencé en 1936-1937. En 1936-1937 ont commencé les arrestations des responsables du parti tout-puissant, et c'est cela qui a frappé le plus l'imagination des contemporains. Tant qu'on fusillait par milliers, dans les années 1920, des officiers, des professeurs et des prêtres, avec la paysannerie russe, biélorusse et ukrainienne, tout semblait naturel. »

Le 26 mars 1928, lors d'une séance du Conseil des commissaires du peuple présidée par Rykov, on examina la question de la politique répressive dans le pays et de l'état des lieux de détention. Sur le premier point — la politique répressive — on conclut qu'elle était insuffisante. On décida : rendre

le régime des camps plus sévère. Mettre les choses de telle sorte que les détenus deviennent économiquement rentables pour l'État. Sur le second point, on décida : « Estimer désormais nécessaire d'accroître la capacité des colonies de travail. » Autrement dit : créer plus de camps.

L'idée de camp, en 1928, après dix ans de pouvoir soviétique, avait déjà connu une certaine évolution. Le 5 septembre 1918, par décret du Conseil des commissaires du peuple, pour mettre en œuvre une directive de Lénine, on créa des camps de concentration. Le terme était emprunté à la pratique de la Première Guerre mondiale.

Les camps de concentration étaient des lieux d'isolement pour les prisonniers de guerre. Lénine les introduit pour les citoyens de son propre pays. Les camps de concentration sont directement administrés par la Tchéka. Ils sont installés d'abord dans des monastères. La vie « libre » ordinaire est à côté. Les détenus s'appelaient alors les « privés » (lishenniki), c'est-à-dire privés de liberté. On en libérait certains pour aller travailler à l'extérieur. Les habitants leur donnaient l'aumône, les nourrissaient, prenaient en pitié ces « privés ».

En 1922, les camps de concentration furent supprimés comme insuffisamment stricts. Ils furent remplacés par les camps du Nord à destination spéciale, ou SLON. Pour un tel camp, les îles Solovki étaient un endroit tout à fait remarquable. À une quarantaine de kilomètres du continent, des constructions en pierre.

C'est là qu'atterrit le jeune Dmitri Likhatchov, 22 ans, après six mois passés dans la cellule n° 273 de la Maison de détention préventive de la rue Chpalernaïa, à Leningrad. Outre un voleur professionnel, un gamin chinois, un jeune paysan et le comte Rochefort, se trouvait dans la cellule, avec Likhatchov, un nepman du nom de Kotliar, propriétaire de magasin. Il proposa aussitôt de nettoyer la cellule, où l'on ne pouvait tout simplement pas respirer. Ce nepman réclama une serpillière aux gardiens. Deux jours plus tard, on leur jeta un caleçon long appartenant à quelqu'un. Probablement à un fusillé. Réprimant leurs haut-le-cœur, Kotliar et Likhatchov se mirent à laver le sol, mou et spongieux de saleté, les murs, et surtout à récurer la lunette des toilettes. Deux jours de travail — et l'on pouvait respirer. Likhatchov écrit : « Le nepman Kotliar, initiateur du nettoyage, avait été arrêté précisément pendant la période de liquidation de la NEP. »

Cette période fut très rapide. Les organes locaux de l'OGPU, sur ordre de la direction économique de l'OGPU, menèrent un travail de renseignement, récoltèrent des informations, établirent des listes et procédèrent aux arrestations des préparateurs privés et des commerçants des marchés du blé, de la viande et des tissus. Les grands entrepreneurs tombaient entre les mains de la commission spéciale de la collégialité de l'OGPU, les petits passaient par le parquet. Dès avril 1928, les rapports des agents de l'OGPU indiquaient que « l'humeur nerveuse » parmi les privés et les débats sur le fait de savoir s'il valait encore la peine de commercer avaient cédé la place à la ferme décision de fermer boutique. Cela signifiait que l'un des plus importants canaux d'approvisionnement de la population disparaissait.

Le commissaire du peuple au Commerce, Mikoyan, note : « On a tordu le cou au privé. Le privé a quitté le marché, il part dans la clandestinité, et les organes d'État ne sont pas prêts à le remplacer. » Au plénum de juillet du Comité central de 1928, quelqu'un dit en aparté : « C'est écrit "Salon de thé du marchand Untel", et puis plus rien. Il n'y a plus rien d'autre. Il n'y a plus aucune boutique. »

Entre dans l'usage le mot « déserts ». C'est ainsi qu'on appelait les zones d'où le commerçant privé s'était retiré, et où il n'y avait pas la moindre trace de commerce d'État.

La lutte contre le commerce privé fit exploser toute la vie au village. L'impossibilité de gagner de l'argent en vendant le grain signifiait la mort des exploitations agricoles. Les paysans, qui depuis des siècles vivaient de leurs terres et nourrissaient les villes, se mirent à affluer vers ces villes pour y chercher des produits, et devinrent consommateurs des stocks d'État.

Même Moscou, à l'été 1928, n'était approvisionnée en produits qu'au tiers de ses besoins. Les rapports de l'OGPU montrent que les difficultés d'approvisionnement nourrissent des « humeurs politiquement malsaines ».

À l'initiative de la direction du parti et des soviets, on commença à introduire les cartes de rationnement dans les régions. Le plénum de juillet discuta quatre jours durant de la situation économique du pays. On disait qu'il fallait relever les prix d'achat du blé, autoriser le commerce privé. Mikoyan, en faisant son rapport, déclara qu'il fallait abolir les cartes : « Les cartes n'économisent pas le pain, au contraire, en les encaissant chacun considère comme son devoir révolutionnaire de prendre la ration complète. »

À l'automne 1928, l'État cessa de vendre de la farine à la population. Les gens se mirent à sécher des croûtons pour les conserver. Les paysans, pour la première fois dans l'histoire russe, commencèrent à acheter du pain en magasin pour nourrir le bétail. Bagarres et bousculades dans les files d'attente.

Extrait des rapports de l'OGPU sur les conversations dans les queues : « Tout le blé est parti à l'étranger, et nous, nous restons sans pain. On n'a plus envie de travailler, de toute façon ça ne sert à rien. Le gouvernement est devenu fou. »

En novembre, Staline intervient au plénum du Comité central et avance l'objectif de rattraper et dépasser, dans le développement industriel, les pays capitalistes avancés.

L'essentiel des investissements doit aller à l'industrie lourde. La version initiale du premier plan quinquennal est augmentée de 20 % dans ce secteur. L'exécution du premier plan quinquennal doit commencer l'année suivante, en 1929.

À Moscou, la population venue de province achète tout ce qu'elle peut et expédie le tout en bagages par train. Même pour le pain blanc cher, les queues sont interminables. Pour le pain de seigle bon marché, il n'y en a déjà plus. À la fin de 1928, on autorise l'introduction de cartes pour le pain. En février 1929, les cartes sont généralisées dans toute l'URSS.

Tout cela arriva, en gros, pendant que Dmitri Likhatchov était détenu à la Maison d'arrêt de détention préventive. Les gardiens de la prison avaient un jeu favori. Lorsqu'ils apercevaient un rat courir, ils saisissaient des balais et se mettaient à le pousser à coups de balai les uns vers les autres et vers des buts imaginaires, jusqu'à ce qu'il crève. Ils jouaient avec un enthousiasme extraordinaire, en poussant des cris. C'était une variante du hockey sur gazon.

Au regard des critères staliniens, les raisons et les prétextes d'arrêter Likhatchov ne manquaient pas. Ses propres explications sur ces raisons constituaient, pour ainsi dire, un motif supplémentaire d'arrestation.

Il écrit : « Saint-Pétersbourg faisait ses adieux à son brillant passé. » Jusqu'en 1928, la ville fourmillait de cercles philosophiques, de sociétés étudiantes. Des débats sans fin, des exposés dans les appartements et dans des lieux officiels — à l'université de Leningrad, à l'Institut d'histoire de l'art sur la place Saint-Isaac, dans l'ancien lycée Tenichev. À l'université de Leningrad, le long des

fenêtres dans les couloirs, subsistaient encore les célèbres bancs d'avant la révolution, destinés aux discussions libres. Un des cercles fréquentés par Likhatchov s'appelait « Helfernak », sigle pour Académie artistique-littéraire, philosophique et scientifique.

Avec l'intensification des persécutions étatiques contre l'Église, le cercle prit un caractère religieux et se nomma désormais « Fraternité de saint Séraphin de Sarov ». La jeunesse cultivée rejetait catégoriquement la déclaration du métropolite Serge. En 1927, dans sa déclaration, le métropolite Serge affirmait qu'il n'y avait pas eu, et qu'il n'y avait pas, de persécutions contre l'Église dans le pays, que l'Église était prête à coopérer avec le pouvoir, et que celui qui refusait cette déclaration se plaçait en opposition à l'Église. Le métropolite Serge assurait qu'il sauvait ainsi l'Église. 90 % des paroisses orthodoxes, ayant reçu le texte de la déclaration, la renvoyèrent à l'expéditeur.

L'ami de Likhatchov, Micha Chapira, issu d'une famille juive croyante patriarcale, commença, par protestation contre la persécution des prêtres orthodoxes, à aller parfois à l'église de maison orthodoxe au coin de la rue Gatchinskaïa et de la Petite rue.

Plus tard, un provocateur apparut dans le cercle. En 1992, Likhatchov lira dans son dossier les rapports de cet homme.

En 1928, Likhatchov fréquentait aussi l'« Académie cosmique des sciences », abrégée KAN. Il n'y avait là rien de sérieux. Plus encore, c'était un carnaval délibéré. Et c'est là, semble-t-il, que résidait le principal danger.

Ils avaient proclamé le principe de la « science joyeuse ».

La joie de la science, c'est qu'elle enrichit le monde. Si elle rend le monde ennuyeux, c'est une science non joyeuse. L'académicien Likhatchov écrit : « Telle est la doctrine du marxisme. Elle rabaisse la société environnante, tue la morale, fait tout bonnement de la morale quelque chose d'inutile. »

Pour couronner le tout, à l'occasion de l'anniversaire de l'« Académie cosmique », ces étudiants composèrent et envoyèrent un télégramme de félicitations, prétendument de la part du pape. C'est ce télégramme qui attira l'attention des autorités compétentes.

Likhatchov écrit : « Depuis son avènement, le pouvoir soviétique s'efforce de détruire toute polyphonie. Le pays s'est enfoncé dans le silence. Rien que des louanges, l'unanimité, un ennui mortel — mortel au sens propre. Car l'unanimité équivaut à la peine de mort pour la culture et pour les gens de culture. »

Au moment de son arrestation, à vingt-deux ans, Dmitri Likhatchov est déjà un homme formé. Il a fait son choix. Likhatchov disait : « Beaucoup sont convaincus qu'aimer la Patrie, c'est en être fier. Non ! J'ai été élevé dans l'amour-pitié. Avec ce sentiment de pitié, je me suis mis à étudier l'ancienne littérature russe et l'art ancien russe. Je voulais garder en mémoire la Russie qui s'en allait, comme on veut garder en mémoire le visage d'une mère mourante, en rassembler les images, les montrer à ses amis. »

La porte du camp des Solovki, c'est le point de transit de Kem, le « Kemperspunkt ». La première chose que voit le nouvel arrivant, ce sont des gens vêtus de sacs. Soljenitsyne écrit : « Vêtus de simples sacs : les jambes sortent en bas comme sous une jupe, et pour la tête et les bras on fait des trous. »

Likhatchov écrit : « Au débarquement, un milicien m'a écrasé le visage à coups de botte jusqu'au sang. On nous criait : "Ici ce n'est pas le pouvoir soviétique qui règne, ici c'est le pouvoir des Solovki." »

Sous le pouvoir soviétique, la sentence prononcée contre Likhatchov le fut sans procès. Il n'y eut qu'un seul interrogatoire. Mais l'enquêteur était Alexandre Robertovitch Stromine, organisateur des procès contre l'intelligentsia de la fin des années 1920 et du début des années 1930.

Au point de transit de Kem, les convois étaient reçus à tour de rôle par deux hommes — Kourilko et Belozoïorov. Les détenus appelaient Belozoïorov, par erreur, Beloborodov. Ils le confondaient avec Beloborodov, celui qui avait fait fusiller la famille du tsar. Il jurait comme un charretier. Sa menace la plus convenable était : « Je vous ferai sucer la morve des cadavres ! »

Kourilko se disait officier de la garde. Likhatchov, bien des années plus tard, en 1989, apprendra son passé. Pendant la guerre civile, il avait servi dans l'Armée rouge, puis, pour deux mois, il était passé chez les Blancs. Il se faisait ensuite passer pour un officier de la garde.

Likhatchov précise : « J'écris cela pour qu'on sache que les vrais officiers de la garde, ceux que j'ai rencontrés aux Solovki, étaient des hommes honnêtes, qui n'avaient jamais servi dans la garde des camps. »

Ils ne pouvaient pas servir dans la garde. On y prenait des criminels de droit commun — des meurtriers et des violeurs.

La nuit, au point de transit, dans le hangar, les couchettes étaient occupées par les détenus de droit commun. Les autres passaient la nuit debout, dans l'allée entre les couchettes. Les criminels tiraient sur les rangs de ces hommes debout des salves de poux. Ceux qui se tenaient entre les couchettes, c'étaient pour l'essentiel des intellectuels de la capitale, des professeurs, des ingénieurs, des prêtres. Soljenitsyne les regroupe tous sous le nom de gens de la Russie tchékhovienne, enfants de l'Âge d'argent. Soljenitsyne retranscrit la jubilation mauvaise qui bouillonne dans les tripes de Kourilko lorsqu'il reçoit un convoi : « Recevez pour votre ignoble neutralité. » Ces gens avaient traversé la guerre civile, étaient restés dans la Russie transformée mais avaient conservé l'idée de relations humaines normales. Et voilà qu'ici un ingénieur, portant un seau hygiénique plein, glisse dans la cour gelée, se renverse dessus, on ne le laisse pas entrer dans le baraquement, et il gèle à mort dans ses excréments. Ensuite on les fera marcher à pied sur la glace jusqu'aux Solovki. Ils traîneront derrière eux des barques pour traverser les chenaux d'eau libre.

Les autres seront transportés par le vapeur Gleb Boki. Gleb Boki, en 1928, est un président en exercice de « troïka » de l'OGPU, qui prononce des condamnations aux camps et à mort.

À propos de Boki, Likhatchov dit : « Un anthropophage. »

Boki vint aux Solovki. Il visita le théâtre du camp. Le théâtre est d'ailleurs un élément indispensable de la zone depuis les camps de concentration de l'époque de Lénine. Sur scène, pour Boki, on chantait :

Tous ceux qui nous ont gratifiés des Solovki,
Nous les prions : venez ici vous-mêmes !
Asseyez-vous ici trois ou cinq petites années,
Et vous en garderez un souvenir ravi !

Boki riait aux éclats. Ça lui plaisait.

Likhatchov écrit : « La vie aux Solovki est tellement fantastique que le sentiment de réalité se perd. Parmi les véritables “k.r.” (contre-révolutionnaires), on avait coutume de souligner l’absurdité, le caractère illusoire de toute la vie sur l’île. Les anecdotes, les blagues, les surnoms atténuent l’horreur. L’officier de la garde à cheval du régiment des grenadiers à cheval, Gueorgui Mikhaïlovitch Osorguine, à la question “Comment allez-vous ?” répondait : “Ah, le laguerre comme le laguerre”, transformant l’expression française “À la guerre comme à la guerre”.

Il était de bon ton de considérer le camp comme une vie non véritable. La vraie vie commencerait après le retour du camp. Les détenus de 1928 sont encore convaincus qu’ils sortiront forcément. Gueorgui Mikhaïlovitch Osorguine, pour son indépendance d’esprit et sa gaieté, était l’objet d’une haine particulière de la direction et fut condamné à mort.

La veille du fusillade, sa femme vint de Moscou en visite. Osorguine demanda à la direction de ne pas informer sa femme de l’exécution à venir. Lui-même promit, sur sa parole d’officier, que la visite durerait moins longtemps que la durée autorisée. Durant les trois jours de visite, il reste plein d’entrain, joyeux, ironique comme toujours. Elle aurait pu encore rester, mais il la convainquit de partir. Il l’accompagna jusqu’au bateau, et dix minutes plus tard, il se déshabillait pour être fusillé.

À cette époque, les visites au camp étaient encore autorisées. L’écrivain Oleg Volkov, qui fera au total vingt-sept ans de camp, reçut la visite de son frère, qui lui apporta de la nourriture et lui raconta : « Les colis, les paquets, les salles d’attente de la Loubianka et de la rue Vozdvijenka — tout cela fait partie de la journée de travail des Moscovites ! Ma femme s’occupe de deux frères en exil, ma sœur — de son mari au camp. Et c’est la même chose pour la plupart de nos parents et connaissances. C’est une maladie générale. »

Le camp est si peuplé qu’on a du mal à se frayer un chemin entre les bâtiments. Likhatchov écrit : « De nos conversations, je me souviens que la densité de population aux Solovki est supérieure à celle de la Belgique. »

Mais le principal, c’est que cette population carcérale, en 1928, s’auto-contrôle. La garde est composée de détenus de droit commun. Ce sont des meurtriers, mais pas des voleurs. La principale force du camp, c’est la section d’information et d’instruction — l’ISI. Les agents opérationnels de l’ISI sont des détenus. Ils contrôlent la censure, les fusillades, les dénonciations. Les informateurs-délateurs sont aussi des détenus.

Les affectations au travail sont du ressort de la section administrative. Là travaillent d’anciens officiers. Ils étaient capables d’organiser professionnellement la vie de travail au camp. De répartir les gens. De nourrir. Les tchékistes analphabètes des Solovki en sont incapables. En outre, il y a très peu de tchékistes. Pour 60 000 détenus, ils sont une cinquantaine. On s’est aperçu qu’on n’avait pas besoin de plus. Car l’emprisonnement sur l’île s’auto-organise.

La section administrative des officiers est en conflit avec la section d’information et d’instruction. Les anciens officiers tsaristes repèrent les mouchards. Les mouchards se réfugient à l’ISI. Les officiers les débusquent, les envoient aux coupes de bois. Là, ces délateurs envoyés en relégation éditent un journal mural intitulé Le Mouchard.

Mais le nombre d’officiers diminuait sans cesse, tandis que celui des criminels augmentait. Likhatchov se souvient : « Les ordres de travail nous étaient distribués par ceux qu’on appelait les “tchoubarovtsy”, participants au viol collectif de la ruelle Tchoubarov, à Leningrad, en 1927. Apparaît alors la notion de blat. Le blat, c’est le pot-de-vin donné au petit chef de camp. Ce

système, qui deviendra plus tard la base de l'organisation du monde soviétique, est né au camp des Solovki. »

« Moi et beaucoup d'autres ingénieurs, sous l'ancien régime, étions parfaitement à l'aise. Nous étions parfaitement tranquilles pour notre avenir. La révolution d'Octobre a introduit dans notre vie quelque chose qui a bouleversé de fond en comble toutes nos habitudes, tout notre mode de vie, qui nous paraissait normal. » C'est un fragment de l'intervention de l'ingénieur Matov au procès de Chakhty en mai 1928. L'affaire de Chakhty est le premier procès spectaculaire stalinien. Il est dirigé contre l'intelligentsia technique et d'ingénierie issue des anciens spécialistes. L'affaire fut jugée par une présence judiciaire spéciale de la Cour suprême de l'URSS. À sa tête, le recteur de l'université d'État de Moscou, le professeur Andreï Ianuarievitch Vyshinski. Pour lui, c'est un sérieux marchepied vers le poste de procureur de l'URSS. Pour les 53 condamnés de l'affaire de Chakhty, ce fut cinq peines de mort et des peines de camp.

Le 10 mars 1928, le journal Pravda publia un communiqué officiel annonçant que dans le district de Chakhty, dans le Donbass, avait été découverte une organisation contre-révolutionnaire visant à saboter l'industrie houillère soviétique. La direction de l'organisation était assurée de l'étranger. Des ingénieurs des mines, dans les puits et les mines, pratiquaient le sabotage et le « sabotage technique ». La ville de Chakhty fut connue de tout le pays, le mot « saboteur » entra solidement dans l'usage.

Le nombre d'accidents dans les mines augmentait, il n'y avait pas de sécurité, les normes de production montaient, les salaires baissaient. Les mineurs faisaient des anciens spécialistes les principaux responsables. Pour les autorités, c'était un excellent moyen de détourner la colère. D'autant que les anciens spécialistes ne cachaient pas leur attitude négative envers la « politique de l'assaut ». L'expérience d'ingénieur résistait aux directives du parti.

« L'employé de la direction économique unifiée (OGLU) Zonav a mené un travail de renseignement sérieux et extrêmement complexe sur le personnel des spécialistes. À l'issue de ce travail, le camarade Zonav en est venu à la conviction de l'existence d'une organisation de sabotage. Le camarade Zonav est l'exécutant direct de tous les moments les plus difficiles de cette affaire. » C'est un extrait de la recommandation en vue de décorer l'employé de l'OGLU, K. I. Zonav.

La plupart des condamnés dans l'affaire de Chakhty avaient travaillé avec succès dans le Donbass avant 1917. Certains avaient fait le chemin d'ingénieur à propriétaire de mine. Ce sont des auteurs d'articles spécialisés en exploitation minière, de fervents adversaires de l'égalitarisme salarial. Dans la fiche de l'ingénieur condamné Boyarshinov, il est simplement écrit : « Travaille comme un bœuf. »

Staline s'exprima sur l'affaire de Chakhty avant le procès, le 13 avril 1928, au plénum conjoint du Comité central et de la Commission centrale de contrôle. Staline déclara : « L'affaire de Chakhty montre que nous avons mal choisi nos cadres économiques. Maintenant, nous avons nos propres cadres. Il n'existe au monde aucune forteresse que les travailleurs, les bolcheviks, ne puissent prendre. (Applaudissements.) »

Le procès de Chakhty se déroula dans la salle des Colonnes de la Maison des syndicats. 30 000 personnes assistèrent aux audiences. De nombreux journalistes furent invités. Il en ira de même pour les procès ultérieurs. Tous les accusés ne reconnurent pas leur culpabilité. Par la suite, cela ne se reproduira plus. À travers tout le pays, déferla ce qu'on appela la vague de « chasse aux

spécialistes » (spetsedstvo). D'après les rapports de l'OGPU, communistes et ouvriers sans parti exigeaient « qu'on arrache la tête aux spécialistes ».

Aux Solovki, derrière les murs du « Kremlin » du monastère, tout est divisé en compagnies — de la 1^{re} à la 16^e. La 16^e compagnie, c'est le cimetière. La 7^e, la compagnie des artistes. Aux Solovki, au théâtre du camp, on jouait Mascarade de Lermontov. Les détenus, couverts de poux, regardaient et pleuraient. La 11^e compagnie, c'est le cachot. Un autre cachot se trouve à Sekirka. Sur la colline de Sekirnaïa, dans la cathédrale : là, dans les cellules, d'un mur à l'autre, sont fixées de minces perches. Les punis doivent s'y tenir assis toute la journée. Les pieds ne touchent pas le sol. Il est difficile de garder l'équilibre. Si on tombe, les gardiens frappent.

Ou bien on les amène dehors, à l'escalier de 365 marches. On attache l'homme à une bille de bois — et on le pousse dans l'escalier.

Ou encore on place le détenu sur des « souches » : cela signifie nu, sous les moustiques, ou bien on l'attache nu à un arbre. En hiver, on le verse d'eau et on le laisse geler. Plus tard, pendant la Grande Guerre patriotique, dans un camp de concentration nazi, le général Karbychev fut précisément tué de cette manière. Ou on attache le détenu par les pieds aux brancards d'une charrette, le gardien s'assied sur le cheval, le fait galoper, la charrette traîne le corps jusqu'à ce que les cris et les gémissements cessent.

Dmitri Sergueïevitch Likhatchov, à cet égard, eut de la chance. Il travailla quelque temps comme « vrydl ». Vrydl signifie : « remplaçant provisoire de la fonction de cheval ». Dix ans plus tard, la femme arrêtée de Nikolai Boukharine observera, dans un camp, comment ce travail de « cheval provisoire » est effectué par des femmes. Boukharine, soit dit en passant, soutint en 1928 les condamnations à mort dans l'affaire de Chakhty.

Dans l'ensemble, Dmitri Sergueïevitch Likhatchov eut de la chance au camp. Il se trouva aux Solovki à une époque qui, selon les critères de Staline, pouvait encore être dite heureuse, lorsque les criminels de droit commun n'avaient pas totalement pris le dessus, et que des gens corrects pouvaient encore s'entraider dans la vie du camp.

Nous sommes en 1928, le système n'est pas encore aguerri. Likhatchov fut aidé par un prêtre, le père Nikolaï Piskanovski, qui jouissait du respect de tous les chefs de l'île. Et ce alors que tous les prêtres et moines étaient forcés de se faire couper les cheveux, raser la barbe et raccourcir leur soutane. Seuls les tchékistes portaient de longs manteaux. Des manteaux jusqu'à terre, avec de grands parements noirs aux manches. Pour les offices, dans l'ancien monastère, on avait laissé seulement l'église d'Onuphre, au cimetière. C'est là, pour plus de commodité, qu'on fusillait également. Et pour les exécutions individuelles, il y avait un endroit spécial dans le « Kremlin », sous le clocher, derrière une petite porte basse. On y tirait en plein jour. À des fins éducatives, aux yeux de tous. Le chef de la section culturelle et éducative était un certain Ouspenski. Il venait d'une famille de prêtres. Pour ne pas être persécuté par le pouvoir soviétique, il avait tué son propre père. Il n'avait pas été condamné. Car il avait tué un ennemi de classe. Il s'était proposé de lui-même pour aller aux Solovki. Il participait aux exécutions. Le matin, il rinçait le sang sur ses bottes sous le robinet. Likhatchov écrit : « On dit que sa femme était quelqu'un de bien. »

La 13^e compagnie — celle de quarantaine — était la plus terrible. Tous les arrivants y passaient. Là, on brisait tout désir de résistance. Likhatchov se souvient : « À la sortie, montait la garde un catholico, arménien ou géorgien, je ne sais. Son poste se trouvait à côté de la tinette, qu'on atteignait par un petit escalier en bois. Il me tendait la main et m'aidait à monter. Je ne l'ai jamais

oublié. Je ne l'ai pas oublié pendant soixante-cinq ans et je ne l'oublierai pas dans le temps qui me reste. »

Likhatchov fit la connaissance du père Nikolai Piskanovski, qui sera plus tard canonisé par l'Église orthodoxe russe hors frontières parmi les nouveaux martyrs, dans la compagnie de quarantaine. Sur les couchettes du haut, là, gisaient les malades, et sous les couchettes du bas vivaient les « pouilleux ». C'est ainsi qu'on appelait les enfants qui avaient perdu au jeu jusqu'à leurs vêtements, ne se présentaient plus aux appels et ne recevaient pas de nourriture. Ils vivaient de charité. Quand ils mouraient, on les entassait dans des caisses et on les emportait. Ces enfants étaient des vagabonds, privés de parents par la guerre civile. Ils dormaient dans des cuves d'asphalte, erraient à travers le pays dans des wagons de marchandises. Ensuite, on les attrapait dans le cadre de la fameuse campagne contre la délinquance juvénile, et beaucoup étaient envoyés aux Solovki. Likhatchov écrit : « J'avais tellement pitié de ces "pouilleux" que j'allais comme un ivrogne. »

Une occasion inattendue lui fut donnée de venir en aide à ces enfants. Après le typhus, grâce aux efforts du père Nikolai, Likhatchov fut envoyé à la 3e compagnie. Le commandant de compagnie était l'ancien commandant de la forteresse Pierre-et-Paul, le baron Prittwitz. L'immédiat supérieur de Likhatchov était Alexandre Nikolaïevitch Kolossov, ancien procureur militaire. Un intellectuel, au fond, un "monsieur" dans les manières. Matin et soir, devant un éclat de miroir, il peignait longuement sa barbe et massait son visage. Il dirigeait une obscure structure intitulée « cabinet de criminologie ». La journée, dans la salle de travail, il lisait un roman de la bibliothèque locale, en tenant un crayon en l'air. La pose d'un homme occupé. Quand un chef entrait, il ne pouvait douter qu'il écrivait quelque chose, qu'il « travaillait ». C'est lui qui eut l'idée de rassembler les malheureux « pouilleux » de tous les Solovki et de créer pour eux une colonie d'enfants. Il persuada la direction de l'intérêt démonstratif de cette entreprise. On construisit des baraques, on donna aux enfants des lits, du linge, des cabans, des chaussures. Likhatchov, sur les Solovki, allait à la recherche de ces enfants, les convainquait de ne pas avoir peur. Quand le bruit des conditions de vie dans la colonie se répandit sur les îles, les enfants commencèrent à y affluer. Dans cette colonie, ils avaient davantage de chances de survivre.

On amenait aux Solovki des mendiants de Moscou. On les attrapait devant les églises et on les envoyait sur l'île d'Anzer. Là se trouvait le Golgotha, le skite de la Passion. Outre les mendiants, il y avait là des malades et des invalides. Ils gisaient là et mouraient. On ne les nourrissait pas. À certains mourants, à leur demande, le médecin donnait de la strychnine.

Selon la légende, en 1712, à cet endroit, la Mère de Dieu apparut à l'hiéromoine Job et lui dit : « Cette montagne s'appellera Golgotha, et une église y sera construite, et elle sera blanchie par d'innombrables souffrances. » Soljenitsyne écrit : « Pendant plus de 200 ans, cette prophétie a semblé sans effet. Après le camp des Solovki, on ne peut plus le dire. »

Au cours des deux premières années d'existence du camp des Solovki, l'exploitation monastique séculaire, modèle, fut ramenée à une ruine totale et irréversible. Disparurent le hareng doux célèbre, les légumes de toutes sortes, les troupeaux de vaches particulières. On cessa de cultiver les roses, de fabriquer des briques moulées, de travailler le cuir. Disparurent forges, ateliers de poterie et ateliers de reliure. À présent, devant l'administration du camp, il y a un parterre de fleurs. On y a dessiné un éléphant, et sur son caparaçon — la lettre « U ». USLON — Administration des camps des Solovki à destination spéciale.

En 1928, aux Solovki, on n'avait pas encore exterminé tous les lièvres. Likhatchov comme Soljenitsyne écrivent sur les lièvres. L'explication à leur survie est simple. Il y avait un ordre du GPU : économiser les munitions. Pas un coup de feu sinon sur les détenus.

En 1928 ou au début de 1929 — on le sait avec certitude — eut lieu à Moscou une rencontre entre Staline et Naftali Aronovitch Frenkel. C'était un Juif turc. Avant la révolution, il avait une affaire prospère dans le sud de la Russie. En 1916, il emporta son capital en Turquie et partit lui-même, mais il revint pendant les années de la NEP. En URSS, il entra en relations avec le GPU et organisa le rachat de valeurs et d'or contre des roubles papier. Puis il fut arrêté. En 1927, il était aux Solovki, mais vivait séparément, se déplaçait librement et devint chef de la section économique. Il formula une thèse qui allait devenir célèbre : « Du détenu, il faut tout prendre dans les trois premiers mois — ensuite, il ne sert plus à rien ! »

C'est après cela qu'il rencontra Staline. Il proposa à Staline un système d'exploitation du travail des détenus qui ne laissait de porte de sortie à personne. Il proposa d'abandonner l'alimentation égale des détenus et d'introduire un supplément à la ration minimale. Celui qui travaillerait le mieux mangerait et pourrait survivre. Plus tard, sur le chantier du canal de la mer Blanche, Frenkel occupa un poste spécial de « chef de travaux », recevra l'ordre de Lénine. Sa méthode d'alimentation des détenus s'intégrera organiquement au système stalinien de gestion du pays.

Le détenu Likhatchov l'éprouvera lui-même sur le chantier du canal de la mer Blanche.

En novembre 1929, on commença à procéder à des arrestations parmi les détenus des Solovki. C'est précisément à ce moment que les parents de Likhatchov vinrent lui rendre visite. Il vécut quelques jours à part avec eux. Quelqu'un accourut vers lui et lui dit : « Ils sont venus pour toi. » Ils étaient venus le conduire à la mort. Sa première pensée fut : qu'ils me prennent, mais pas devant mes parents. Il prit congé d'eux, sortit et s'assit dans le bûcher entre les piles de bois. Il y eut une exécution de masse pendant la nuit. Il écrit : « Il est clair que quelqu'un d'autre a été pris à ma place. Et je dois vivre pour deux. Pour ne pas avoir honte devant celui qu'on a emmené à ma place. »

Dmitri Sergueïevitch Likhatchov est l'auteur de 500 travaux scientifiques et de 600 textes de vulgarisation sur la littérature russe et la culture russe. Membre correspondant des académies américaine, autrichienne, britannique, italienne, de Göttingen, membre de l'American Philosophical Society. Premier citoyen d'honneur de Saint-Pétersbourg. À la fin de sa vie, dans ses mémoires, l'académicien Likhatchov écrira : « Le séjour aux Solovki a été pour moi la période la plus significative de ma vie. »

Le lendemain de l'exécution de masse, il fut photographié avec ses parents.

Mais dans les années 1920, aux Solovki, de nombreux détenus n'avaient pas encore de travail permanent. Tout est cruel, mais économiquement encore dépourvu de sens. Aucun plan d'exploitation ferme ne descend dans le camp. Jusqu'en 1928, l'économie ne repose pas encore sur le système des camps. En 1926, l'USLON abattait du bois pour 63 000 roubles, en 1929 déjà pour 2 355 000 roubles. On commença à envoyer les détenus des Solovki, via le même point de transit de Kem, travailler sur le continent. D'abord en Carélie, pour la construction de routes et les coupes de bois destinées à l'exportation. On « vendait » des ingénieurs à des travaux dans d'autres régions — leur salaire allait au camp. Ensuite, les camps se déplacèrent vers Vologda. Le camp de la Svir, le camp de Kotlas — coupes de bois, construction de routes, puis le BelBaltlag — construction du canal mer Blanche–Baltique. Sur la Dvina du Nord — le SevDvinlag. Après l'expédition réussie de

géologues et de géochimistes détenus des Solovki pour la prospection pétrolière, on crée l'Oukhtlag. Il s'étend vers l'est, faisant naître ses célèbres branches — Vorkouta, Petchora, Inta. Extraction de charbon, mines de radium, agriculture. Plus à l'est se crée la branche nord-ouraliennne du SLON. La construction de l'usine chimique de Berezniki est précédée de la création du camp du même nom. Les camps de Potma — scieries, coupes de bois. Des camps sur la Haute, la Moyenne et la Basse Volga, en Asie centrale, occupés par la culture du coton et la fourniture de main-d'œuvre esclave à d'autres branches.

Le Siblag — construction de voies ferrées, de routes, travail dans les fermes porcines, à l'aciérie de Kouznetsk, extraction de charbon dans le Kouzbass. Dans le Donbass — ses propres camps. Le BAMlag — construction de la voie ferrée Baïkal–Amour. Dans le Dallag — construction de dépôts de pétrole, de voies ferrées, travail dans les mines, pêcheries. Le système des camps est le fondement de l'économie des premiers plans quinquennaux.

L'idée stalinienne d'industrialisation accélérée est liée à son attente de la guerre. En 1928, Staline apporte sa contribution personnelle à rendre la guerre inévitable. En juillet 1928, le 6e congrès du Komintern adopte une directive stratégique stalinienne. Selon cette directive, dans les pays capitalistes, deux forces également hostiles s'opposent aux communistes : le fascisme et la social-démocratie. Il est interdit aux communistes d'entrer dans des alliances électorales avec les sociaux-démocrates et de voter pour leurs candidats. Ce faisant, on détruisait la possibilité d'une large coalition antifasciste et l'on assurait de fait l'arrivée au pouvoir de Hitler.

En 1928, Naftali Frenkel ouvrit aux Solovki une entreprise commerciale. Avec les peaux accumulées dans les anciens entrepôts du monastère, il eut l'idée de fabriquer des modèles de chaussures et de sacs pour femmes. Des fourreurs et cordonniers détenus y travaillaient. À Moscou, un magasin de marque fut ouvert sur le pont Kouznetski. La recette allait à la Loubianka.